

Article de presse

Les Inrockuptibles



Pourquoi « Le Paradoxe de John », de Philippe Quesne est un enchantement

Nouvelle création inspirée du fameux “L’Effet de Serge”, “Le Paradoxe de John” est un sommet de maîtrise et de poésie, porté par une formidable troupe.

Sur scène : une galerie d’art ni vide, ni pleine, ni aménagée, ni en travaux, de façon à ce qu’on ne puisse pas la définir. L’indécision, le transitoire, l’éphémère, le provisoire sont les états dans lequel s’épanouit le théâtre de Philippe Quesne. L’autre grande spécificité de son œuvre est la place qui y est faite au collectif. Ses pièces sont des aventures plurielles, des épopées miniatures qui se vivent en groupe, en horde, en tribu, on aimerait presque dire en meute, tant son théâtre n’est pas étranger à l’instinct grégaire des animaux.

Cette smala est ici composée de la propriétaire d’une galerie et d’un quatuor d’artistes venu y expérimenter tour à tour diverses pratiques. La proprio commence par leur présenter les lieux avant que chacun·e y performe de micro-happenings à l’aide des quelques objets trouvés sur place, dont deux panneaux lumineux sur lesquels défile un texte écrit pour le spectacle par Laura Vazquez, qui signe sa troisième collaboration avec le metteur en scène, après *Fantasmagoria* et *Le Jardin des Délices*.

L’art de tout, l’art de rien

Reprenant le dispositif de *L’Effet de Serge* créée en 2007, Philippe Quesne atteint des cette nouvelle création un sommet dans l’art, à la fois simple et complexe, de tout et de rien. L’art de tout, c’est de montrer que le geste artistique est partout, que c’est autant accrocher une botte à une chaise, que s’enrouler dans une toile de PVC ou que dire une phrase. Atteindre l’art de tout, c’est faire de chaque mot, chaque regard, chaque mouvement une potentielle épiphanie. C’est rendre aux spectateur·ices et aux acteur·ices (on parlera d’ailleurs d’ailleurs ici plutôt de spectateur·ices, tant celles et ceux qui sont sur scène sont aussi spectateur·ices que nous) leur capacité d’enfant à s’émerveiller.

Mais c’est aussi l’art de rien, l’art de ne pas trop se prendre au sérieux, de nous montrer que l’art, ça lie, salit, libère, amuse et émeut, mais que c’est aussi faire pas grand-chose avec peu de choses, qu’il suffit d’un souffle pour que ça retomen par terre et d’un geste pour que ça existe à nouveau. Chez Quesne, l’art c’est une respiration, un continuum de variations.

Enchantement

Un dernier mot sur le casting : Isabell Angotti, délicieusement flegmatique en tenancière des lieux, Céleste Brunnquell, truculente enfant montée sur échasse et qui s'affirme, de pièces en films, comme une de nos comédiennes préférées, Marc Susini adoré en général roublard dans *Pacifiction* et qui ramène ici son dandisme de table en formica, et enfin Veronika Vasilyeva-Rije en proto top model russe perchée, à l'étrangeté qui rappelle celle de Sissy Spacek dans *Carrie*. Une troupe fabuleuse, qui tient pour beaucoup dans l'absolu enchantement que représente *Le Paradoxe de John*.

par Bruno Deruisseau

Publié le 1^{er} décembre 2025